

De la guerre à la crise

Philippe Couture

Number 134 (1), 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65298ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Couture, P. (2010). Review of [De la guerre à la crise]. *Jeu*, (134), 143–148.

Festival d'Avignon 2009



Littoral de Wajdi Mouawad, présenté dans la Cour d'honneur du Palais des papes à l'occasion du Festival d'Avignon 2009. © Thibaut Baron.

PHILIPPE COUTURE

DE LA GUERRE À LA CRISE

La guerre. Elle fut de presque toutes les scènes d'Avignon 2009, pour le meilleur et pour le pire. Inspirée par le travail de l'« artiste associé » Wajdi Mouawad, la programmation du Festival a promené les spectateurs de la guerre de Troie jusqu'aux conflits actuels du Moyen-Orient, proposant également quelques détours par la Galilée, la France et le Kosovo (entre autres). Pour qui voulait vivre le Festival à plein, c'était là un programme dense et exigeant, auquel se sont aussi greffés quelques spectacles à thématique socioéconomique. Un tour d'horizon s'impose.

Le Moyen-Orient déchiré

En cette année où le Québec fut à l'honneur du Festival d'Avignon, assister aux trois premières pièces de la tétralogie *le Sang des promesses* de Wajdi Mouawad pendant toute une nuit dans la Cour d'honneur du Palais des papes fut une expérience inoubliable. Inutile de revenir ici sur *Littoral*, *Incendies* et *Forêts*, dont les mises en scène originales ont déjà été critiquées dans *Jeu*¹, mais il convient d'insister sur le caractère événementiel de la présentation successive des trois pièces dans ce lieu mythique.

Comme le disait lui-même Mouawad dans un entretien accordé aux codirecteurs artistiques du Festival d'Avignon, « le fait que la trilogie va s'ouvrir et se fermer sur un personnage qui parle québécois est très important, de surcroît dans l'un des symboles de la culture française² ».

Comme Mouawad avec les conflits du Liban, le cinéaste israélien Amos Gitai s'est intéressé à un triste épisode de l'histoire de son pays avec *les Fils de lumière contre les fils des ténèbres*. Le spectacle, inspiré de *la Guerre des Juifs*, récit de Flavius Josèphe publié entre 76 et 79 après Jésus-Christ, raconte la première guerre entre les Juifs et les Romains en Galilée, menant à la prise de Jérusalem et à la chute de Massada. Dans la magnifique Carrière de Boulbon, cette histoire sanglante nous est racontée par la grande Jeanne Moreau, assise derrière une table, lisant son texte comme dans une simple lecture publique ou même une conférence, alors que sur les immenses échafaudages qui la surplombent sont rejoués des épisodes guerriers entre Titus et les rebelles juifs et palestiniens. Hélas ! malgré les percussions se démenant pour faire résonner la ferraille, malgré l'ampleur de la proposition scénographique, la beauté des lieux

1. Voir les articles de Patricia Belzil sur « Littoral », *Jeu* 84, 1997.3, p. 122-124, et d'Étienne Bourdages sur *Incendies*, « L'épreuve du sang », *Jeu* 109, 2003.4, p. 130-133, et sur *Forêts*, « Lévitier au-dessus du vide », *Jeu* 124, 2007.3, p. 7-12.

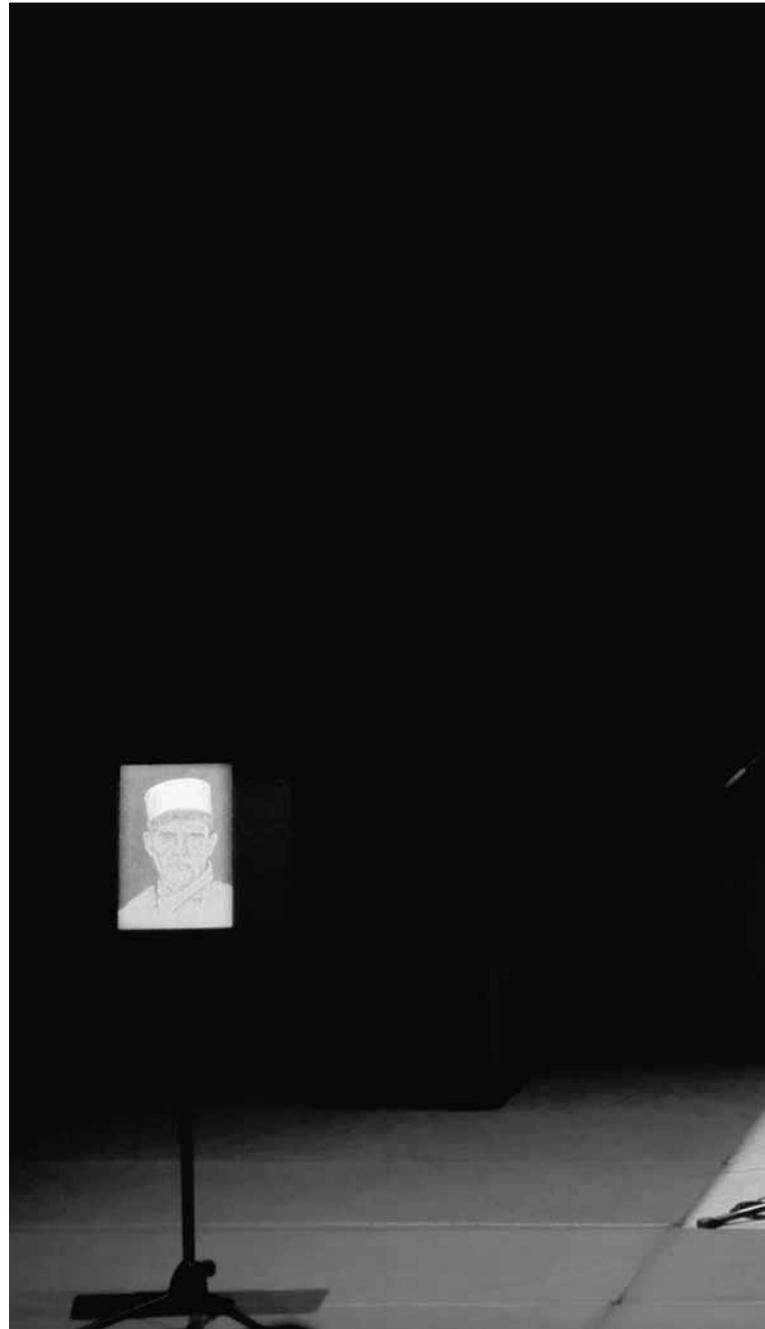
2. Hortense Archambault, Vincent Beaudriller et Wajdi Mouawad, *Voyage pour le Festival d'Avignon 2009*, P.O.L., Festival d'Avignon, juin 2009, p. 77.

et la voix profonde de Jeanne Moreau, la sauce ne prend pas. L'assemblage de textes ne paraît pas plus travaillé qu'un bricolage et ne frappe pas plus fort qu'un exposé didactique. Les échafaudages évoquent forteresse et palais, mais leur utilisation est souvent purement illustrative et n'ajoute rien à la récitation du texte. Il y avait là un grand manque de théâtralité, une absence de véritable mise en scène qui n'a pu que décevoir.

Les Grecs, encore et toujours

La chorégraphe Maguy Marin, dont on a récemment vu à Montréal la pièce *Umwelt*, a poursuivi à Avignon son exigeante entreprise de dépouillement chorégraphique par accumulation et répétition de phrases gestuelles très précises. Très aride pour certains spectateurs irrités par la lenteur et la retenue, son travail se déguste pourtant très bien à petites doses, à condition d'y accorder toute sa disponibilité physique et mentale. Dans *Description d'un combat*, ses neuf interprètes déambulent sur une scène quasiment plongée dans l'obscurité et découvrent graduellement le sol des étoffes rouge et or qui le parsèment, révélant des armures de soldats que l'on suppose morts au combat. En accomplissant cet étrange ballet, ils récitent des extraits de la guerre de Troie telle que relatée dans *l'Iliade* d'Homère, ainsi que des textes de Victor Hugo, Charles Péguy, Lucrèce, Ezra Pound, Heinrich von Kleist et Dolores Ibarruri. Une magnifique illustration de la manière dont l'oubli recouvre les guerres, malgré leur violence symbolisée par la couleur rouge. Le ton monocorde de la récitation éloigne le spectacle de toute émotion factice, reléguant la voix au lointain statut de musique d'ambiance. Glacial, mais hypnotique.

Le metteur en scène Joël Jouanneau, lui, se passionne pour le sort des Labdacides. En écrivant *Sous l'œil d'Œdipe*, il voulait « retracer, en un même texte et pour un même soir, le destin sanglant des enfants de la maison de Labdacos³ ». Sa partition réunit les événements-clés d'*Œdipe-roi*, *Œdipe à Colone* et *Antigone*, glanés dans les innombrables traductions françaises de Sophocle, mais aussi chez Euripide, Eschyle et Ritsos. Le texte est direct, exempt de références mythologiques complexes, et par moments saupoudré de vocabulaire quotidien ou d'expressions détonnantes. Si cette drôle de langue a de quoi surprendre et déplaire, l'intérêt de l'adaptation de Jouanneau réside dans sa vision de la relation entre Antigone et Polynice, ici ouvertement incestueuse. L'amour qu'ils se portent jette un nouvel éclairage sur le personnage d'Antigone et son acharnement à enterrer la dépouille de son frère. Réducteur ? Peut-être, mais pas inintéressant. La direction d'acteurs souffre de la même confusion que le texte, alternant diction appuyée ou traînante



3. Joël Jouanneau, dans la note d'intention du dossier de presse du spectacle, Festival d'Avignon 2009.



Mon képi blanc, mis en scène par Hubert Colas au Festival d'Avignon 2009. © Sylvain Couzinet-Jacques.



La Maison des cerfs de Jan Lauwers, présentée à Avignon en 2009. © Maarten Vanden Abeele.

avec des séquences de jeu presque cabotin. Même étrange cohabitation des styles dans les costumes : Antigone porte des habits contemporains alors qu'Étéocle et Polynice revêtent de primitives jupes de paille pendant leur combat mortel. La symbolique est ici un peu trop appuyée. Sinon, la mise en scène est sobre et limpide. Les acteurs, en particulier Sabrina Kouroughli (Antigone) et Philippe Demarie (Polynice), conjuguent bien l'anéantissement de leurs personnages à leurs soudains relents de fougue.

Guerres d'aujourd'hui

Le Marseillais Hubert Colas présentait la pièce *Mon képi blanc*, récit inspiré de la vie des légionnaires étrangers d'Aubagne. L'auteure Sonia Chiambretto a pondu ce texte à partir de conversations avec des képis blancs, fascinée par le « français réinventé » de ces soldats exilés. Sur scène, un acteur, l'impressionnant Manuel Wallade, fait tonner les mots comme des boulets de canon. Le rythme est saccadé, rapide et même pétaradant

comme un feu d'artifice ; la respiration est haletante et erratique. Le visage du soldat est filmé en direct et retransmis sur un petit écran côté jardin, comme pour « déréaliser » le personnage et souligner la gravité de ses paroles. Frappant.

Dans un autre ordre de grandeur, c'est sur un très grand plateau et parmi une orgie de couleurs et d'éléments scénographiques qu'est jouée *la Maison des cerfs*, plus récent spectacle de Jan Lauwers et pièce de clôture de sa trilogie sur la condition humaine (dont le premier morceau, *la Chambre d'Isabella*, a été présenté avec grand succès au FTA en 2005 et adulé par les critiques européens). Le spectacle s'ouvre sur la troupe réunie dans une loge, où l'on apprend que le frère d'une des danseuses a été tué au Kosovo. De là, on passe au récit de ce photographe de guerre venu rendre à sa famille le corps d'une jeune femme qu'il a tuée. Puis, la déconstruction et les multiples remises en question du récit par la troupe font traîner la pièce en longueur, en confusions et en bavardages, nous faisant un peu oublier la pertinence de l'affaire. Lauwers parvient toutefois



plongé dans le jeu des associations, pour son plus grand bonheur. La scénographie à l'origine de la pièce est un lieu de tous les possibles où se croisent des univers intérieurs et extérieurs. On y identifie une maison, un comptoir de banque, des balcons extérieurs, des garages. C'est là qu'évolue une communauté de personnages au *look* rétro et à la mine patibulaire, qui s'activent ou végètent, mais sont toujours aux prises avec des fléaux tels que l'incommunicabilité, l'obsession de la possession de biens matériels, les envahissants systèmes de surveillance ou la tyrannie du banquier. C'est parfois d'une lenteur hypnotique, souvent d'une simultanéité foisonnante, toujours d'un humour décapant et d'une lucidité certaine. Plus le temps passe et plus les personnages s'enfoncent dans le misérabilisme, remplaçant leurs vêtements *vintage* par d'horribles accoutrements des années 80, qu'ils exhibent dans une mémorable scène de parade. C'est aussi un spectacle choral au sens où les interprètes chantent rien de moins que du Mahler et du Schultze (entre autres). C'était assurément le spectacle le plus jouissif du Festival, satisfaisant à tous les points de vue.

Chez Pippo Delbono, dont le spectacle *La Menzogna* était pour ainsi dire très attendu en France, la critique du néolibéralisme est moins subtile. Situait sa pièce dans une usine où règne l'exploitation éhontée, le réputé metteur en scène italien s'acharne à dénoncer l'aliénation des travailleurs à travers les corps frénétiques de ses acteurs-danseurs. Il y parvient mal, de façon très artificielle, et son propos en est réduit. Heureusement, comme toujours chez Delbono, les quelques maladresses sont

à explorer avec brio les tensions qui animent nécessairement un groupe restreint de personnes dans un lieu isolé, comme il met en œuvre son grand sens de l'image, sous des dehors ultra-kitsch et faussement féeriques. Plus que tout, le jeu déstabilise, par une incarnation très prenante et très physique malgré des apparences de nonchalance et de légèreté. Une sorte de non-jeu dont les Flamands ont le secret.

Crise économique et néolibéralisme

Loin des affres de la guerre, un certain nombre de pièces du Festival ont scruté les mécanismes du néolibéralisme et les inévitables injustices qui en découlent. C'est le cas de *Riesenbutzbach. Eine Dauerkolonie* (Riesenbutzbach. Une colonie permanente), remarquable pièce de Christoph Marthaler (en collaboration avec sa scénographe Anna Viebrock) dans laquelle une représentation de la crise économique se déploie de manière ouverte et polysignifiante, dans un théâtre postdramatique d'une cohérence frappante. Le spectateur y est constamment



Riesenbutzbach. Eine colonie permanente de Christoph Marthaler, présenté à Avignon en 2009. © Dorothea Wimmer.



La Menzogna de Pippo Delbono, présentée à Avignon en 2009. © Jean-Louis Fernandez.

rattrapées par la grande humanité qui se dégage de son travail, par le regard attendri qu'il pose sur le monde et la contribution de sa singulière équipe d'interprètes. Gianluca le trisomique et Bobo le microcéphale sont de la partie, touchants et vrais comme eux seuls savent l'être. Mais *La Menzogna* n'a rien du lyrisme et du caractère hétéroclite de *Questo Buio Feroce* ; c'est une œuvre bien plus noire et malheureusement plutôt unidimensionnelle.

On aura traversé des hauts et des bas au cours de cette édition qui n'avait pas la force de frappe des années précédentes si l'on en juge par sa réception critique. Le Festival d'Avignon demeure

tout de même un haut lieu de ressourcement et de découverte pour le spectateur assidu, et reste l'incontournable rendez-vous annuel des amateurs de théâtre tous azimuts. D'autres pièces que celles mentionnées ici ont marqué le mois de juillet 2009 dans la petite ville provençale, comme celles dont nous parle Christian Saint-Pierre dans ces pages, mais aussi comme la plus récente création de Stefan Kaegi, *Radio Muezzin*, ou le *Casimir et Caroline* de Odo Von Orvath dans la tapageuse mise en scène de Johan Simons et Paul Koek. Que le thème de la guerre traverse ou non la programmation, la diversité fait loi au Festival d'Avignon. C'est tant mieux. ■